

**PAGES  
MANQUANTES**

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

*Dire vrai et faire bien*

## ABONNEMENT :

UN AN - - - - - \$2.00  
SIX MOIS - - - - - 1.00  
Strictement payable d'avance.

## REDACTION et ADMINISTRATION

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.  
TEL. BELL, MAIN 999

## A L'ETRANGER :

UN AN - - - - - Quinze francs.  
SIX MOIS - - - - - 7 frs 50.  
Strictement payable d'avance.

## LA VOLIERE

(Vers inédits au Journal de Françoise)

POUR MARIE.

*Je suis un oiseleur des campagnes du Réve  
J'en connais les détours car, dès enfant, j'y vins  
Au printemps dénicher tous les Oiseaux divins  
Dont le chant dut au Paradis enchanter Eve.  
Au profond des taillis comme au ras des guérets  
Partout où soupirait l'appel de leurs voix douces,  
Sans réussir d'abord à dépeupler les brousses,  
J'ai posé mes gluaux et j'ai tendu mes rets.  
Mais bientôt j'ai parfait mon adresse écolière  
Et, les pièges subtils m'étant plus familiers,  
J'ai captivé les oiseaux tendres par milliers...  
Les chanteurs aujourd'hui chantent dans ma Volière.  
Ils viennent se grouper, dociles, à ma voix...  
Je règle à mon désir leurs longues théories  
Et, comme l'Enchanteur des vieilles Féeries,  
Je lève ma baguette, ils obéissent... Vois !  
Car, pour te dignement fêter, Princesse blonde,  
Je donne ici l'essor à quelques prisonniers...  
Qu'ils s'en aillent vers toi, joyeux et printaniers,  
Et que leur charme à ton jeune charme réponde !...  
J'entr'ouvre ma Volière au fond du jardin noir.  
Je les choisis par un et les unis par couples,  
Je lisse entre mes mains leurs blanches ailes souples  
Et je les laisse enfin s'envoler dans le Soir...  
Les voici qui s'en vont vers ta maison... Sans doute  
Tu ne comprendras pas tout ce qu'ils te diront...  
Un mystère de plus alourdira ton front...  
Mais, si tu ne les comprends pas, quand même écoute !  
Plus tard s'affineront ton oreille et tes yeux  
Et se déchirera le voile des merveilles...  
Tu sauras quel Bonheur j'ai de passer mes veilles  
A sertir en bijoux des mots très précieux.  
Alors ouvrant tout grand ton âme hospitalière  
A mes vers—ces oiseaux divins apprivoisés—  
Pour mieux entendre encore leurs chants harmonisés  
Tu me demanderas la clef de ma volière !...*

CHARLES-BERNARD.

## Un arrière-neveu de Montcalm

LA visite que vient de faire, à New-York, le comte de Rochambeau, à l'occasion du dévoilement de la statue de son aïeul, et la nouvelle de l'arrivée de quelques frégates françaises, dans le cours de l'été, me remettent à l'esprit que nous pourrions voir, un de ses jours, parmi nous, l'arrière-neveu de notre dernier gouverneur français, le marquis de Montcalm.

Au cours de mon voyage, à Paris, à l'occasion de l'Exposition Universelle, alors que je partageais avec une éminente collègue l'honneur périlleux de représenter les Canadiennes, j'eus l'occasion de faire la connaissance, charmante, de madame la baronne Grellet de la Deyte, la petite-nièce et la plus proche parente actuelle du héros des plaines d'Abraham.

Et tout de suite nous fûmes amies. Elle m'aima sans doute parce que j'appartenais à ce sol qui a bu le sang de son aïeul qui a donné sa vie pour le défendre ; moi, parce qu'elle est l'incarnation de la bonté, de la grâce toute française, et qu'elle répondait au besoin qu'éprouvait mon cœur de rencontrer sur la terre étrangère une âme sympathique, qui me parla de la patrie absente,—et qui m'en fit beaucoup parler.

L'Exposition canadienne, à Paris, a été, pour l'Europe, la deuxième découverte du Canada, et cette découverte a pris un caractère plus important que la première. Non seulement l'Exposition canadienne a favorisé l'échange des relations les plus cordiales et les plus généreuses, mais elle a fait connaître, d'une manière tan-

gible, et prouvé, *de visu*, la richesse de nos productions, le degré de notre civilisation — ce dont on doutait bien un peu en certains milieux, — et enfin, la place qu'un pays, aussi avantageusement doté que le nôtre, est appelé à occuper, au fur et à mesure de son développement. Ah ! si nos arpentés de neige étaient de nouveau aux enchères publiques, la possession en serait, cette fois, chèrement disputée.

Je me donnai, pour ma part, le doux orgueil de faire visiter le pavillon canadien à Mme de la Deyte jusque dans ses moindres détails. Avec quelle satisfaction, je lui ai montré les gerbes de blé, du Manitoba, si hautes, si hautes, que les oiseaux du ciel pourraient s'y percher, croyant à une blonde forêt, si la lourdeur de leurs épis n'en courbait les tiges jusqu'à terre.

Rien de nos ressources minières n'échappa à son attention : l'amiante, le charbon, le fer, l'argent, le marbre, tout passa devant ses yeux, sans négliger les vitrines où rayonnaient, dans leur sauvage splendeur, les échantillons de quartz aurifère du Klondyke, richesses fabuleuses qui ont trouvé une expression jusque dans les grains d'un rosaire. Les industries canadiennes, aussi, reçurent la visite de la Française, émerveillée de ce qu'elle voyait, et, dans la salle réservée aux pianos, madame de la Deyte mit à l'épreuve la sonorité des instruments en jouant sur l'un d'eux, avec une virtuosité rare, ces vieux airs français, doux et tendres, toujours aimés — qui sont aussi les nôtres.

Mme la baronne de la Deyte m'avait promis un témoignage apparent de son amitié. Elle ne pouvait m'en donner de meilleur que l'envoi précieux qu'elle m'a fait, depuis mon retour, de trois lettres inédites du marquis de Montcalm. Ces lettres ont été adressées à sa sœur de prédilection, madame Louise-Françoise-Thérèse de Montcalm-Goyon, épouse de Louis-Jean-Antoine de Viel, seigneur de Lunas et autres lieux, baron du Pouget, conseiller du roi et président en la cour des comptes du Languedoc.

C'est de madame la présidente de Lunas que descend, en ligne directe, madame la baronne Grellet de la Deyte, par son aïeule, Antoinette-

Louise-Marguerite de Viel de Lunas, qui épousa, à Montpellier, Joseph-François-Philippe-Charles de Pavée, marquis de Villeveille, maréchal de Camp et chevalier de l'Ordre de Saint-Louis. Un fils unique naquit de cette alliance : Louis-Jean-François, lequel épousa sa cousine Henriette Prévost de la Bouttetièrre Saint-Mars, comptant parmi leurs enfants, Louise, qui épousa M. le baron Emmanuel Grellet de la Deyte, ancien sous-préfet et conseiller général de la Haute-Loire.

Le noble défenseur du Canada, le marquis de Montcalm, n'a pas actuellement, comme on le sait, de descendance directe dans la ligne masculine ; elle s'est éteinte avec son arrière-petit-fils, le marquis de Montcalm, qui a transmis son nom, par adoption, au marquis de Barbeyrac-Saint-Maurice de Montcalm, actuellement marié à Mlle Pozzo di Borgo.

Mme de la Deyte est donc, par le sang, aussi près que possible de notre vaillant héros, et, à ce titre, elle a part, ainsi que ses enfants, à l'affection et au respect dont nous entourons, au Canada, tous ceux sur qui se projettent les rayons immortels de sa gloire.

Je me donnerai le plaisir rare de publier, quelque jour, ces lettres inédites de Montcalm, en les faisant accompagner de détails écrits, pour l'intelligence de ces autographes, par M. le baron Grellet de la Deyte.

Mais, en attendant, je tiens à prévenir mes compatriotes que la première frégate française remontant le Saint-Laurent, pourrait avoir à son bord, un jeune enseigne de vaisseau, qui est l'arrière-neveu du marquis de Montcalm.

C'est Mme de la Deyte, qui, dans une de ses lettres, me l'apprend en ces termes :

“ Mon fils aîné espère toujours que les hasards ou, plutôt, les événements providentiels de sa carrière de marin, le conduiront bientôt sur la terre où s'est répandu le sang glorieux dont quelques gouttes coulent dans ses veines... Comme j'aime moi-même à voyager en votre beau pays, dont l'exposition m'a révélé l'âme et la nature : cette âme si française et si constante, cette nature si grandiose et si poétique, qu'elles sont à elles seules

l'explication du prix que Montcalm attachait à un tel trésor, et des efforts qu'il fit pour le conserver à la France...”

Le neveu de Montcalm trouvera, sur le sol canadien, — que sa mère en reçoive par moi l'assurance, au nom de mes compatriotes, — l'accueil sympathique et chaleureux qu'il a le droit d'attendre.

La province de Québec porte dans ces armes, cette fière et touchante devise : *Je me souviens*.

Les Canadiens y demeurent fidèles et toujours se souviennent !

FRANÇOISE.

### Gymkhana

MADAME la présidente de l'hôpital Notre-Dame a raison d'être satisfaite des heureux résultats de la fête sportive, donnée au profit de son œuvre. Jamais succès n'a été aussi complet, aussi brillant, car, l'éclat de la réunion se doublait encore du mérite de la nouveauté dans le genre d'amusement. Nous applaudissons des deux mains aux intrépides cavaliers et aux élégantes amazones qui ont si bien prouvé, dans cet après-midi, que le sport n'est pas un art inconnu ou délaissé des Canadiens-français.

Nous devons aussi féliciter les dames qui se sont dévouées à la cause de la charité, en osant affronter le public, dans des exercices équestres inconnus jusqu'ici à Montréal. Nous nous faisons encore un devoir de mentionner Mademoiselle O'Brien, arrivée trop tard pour figurer dans le programme, et qui, cependant, a été très remarquée pour la correction de sa façon de monter. L'équitation, demeurant l'un des sports les plus féminins, nous ne pouvons qu'encourager cet intelligent exercice et favoriser la permanence de l'école du manège français.

Remarqué, au hasard, parmi la foule distinguée qui garnissait les banquettes de l'estrade d'honneur :

Mme R. Thibaudeau, toilette en soie “pungee” garnie de guipure irlandaise et nœuds de velours noir, manteau en soie noire, tulle et dentelle, toque en chiffon noir. Madame F. L. Béique, toilette soie brune garnie d'une application de dentelle crème. Chapeau drapé de chiffon noir et blanc. Mme L. O. David, robe en soie

noire avec motifs pointillés en soie blanche, large chapeau garni de mauve et de plumes noires. Mme H. Archambault, toilette noire en voile de Paris avec entre-deux de broderies. Chapeau de dentelle couleur beige. Mme J. E. Robidoux, costume tailleur (Londres) couleur beige, garni de velours mauve, parements et veste blancs avec dessins brodés en brillants. Chapeau recouvert de violettes. Mme T. C. Casgrain, costume tailleur en drap bleu marine, à hauts parements entr'ouverts sur broderie orientale. Chapeau en tulle blanc cerclé d'une demi-guirlande de roses blanches et garniture en feuillages. Mme Hector Prévost, robe en crêpe de Chine gris argent ornée d'incrustations de broderies. Chapeau orné d'une torsade en chiffon blanc avec touffe de roses thé. Mme Dumont-Laviolette, costume de drap noir garni de drap blanc brodé de soie noire. Chapeau tout noir relevé d'une boucle de billants, genre art nouveau. Mme Perodeau, toilette en dentelle noire Chantilly, garnie de bandes de dentelle pailletée, et nœuds en soie bleu turquoise. Mme Aimé Geoffrion, costume noir avec blouse en soie blanche. Chapeau de mousseline blanche coulissée garni de choux en tulle blanc, boa en plumes gris argent. Mme Henri Archambault, costume tailleur en drap noir découpé sur drap blanc. Chapeau en paille de soie noire drapé d'une garniture en tulle grec. Mme Berthelot, costume tailleur en drap ouvrant sur une veste en soie rose, large col en dentelle. Chapeau garni de fleurs rose-thé. Mme St-Pierre, toilette voile de Paris couleur mastic, garnitures en soie ton vert-pomme alternant sur la dentelle. Chapeau en mousseline blanche avec ornements de roses Niel. Mme P. E. Leblanc, costume noir avec plastron brodé de perles d'acier, boa en chiffon blanc. Chapeau de paille blanche drapé de tulle noir et blanc. Mme L. D. Mignault, robe en voile beige, cordon de petits nœuds Louis XV en velours bleu argent sur passementerie. Chapeau pailleté noir. Mme L. Rodier, costume noir garni de biais piqués formant nœuds. Chapeau en dentelle de paille beige avec tulle et nœuds. Mme R. Forget, toilette en étamine gris-perle garnie de panne noire mouchetée de blanc, manteau en taffetas noir orné de dentelle irlandaise. Chapeau en tulle blanc. Mme Philippe Roy, costume tailleur en drap noir, col avec application de passementerie. Chapeau orné de roses de velours noir à cœurs jaunes et d'un panache noir. Mme A. R. Angers, robe noire en voile de Paris, garnie d'entre-deux de guipure. Chapeau en tulle pailleté noir avec piquet de fleurs en soie blanche. Mme J. O. Gravel, costume en drap noir et chapeau noir avec bouquets de roses. Mme Robillard, grenadine de soie noire rayée de blanc. Chapeau mousseline de soie noire avec nœud de plumes blanches. Mme E. Evanturel (Québec), toilette en soie noire garnie de broderie d'acier. Chapeau de tulle blanc avec roses noires, manteau en faille noire avec revers et parements en faille blanche et motifs en satin noir. Mme L. T. Maréchal, costume en drap bleu-

mauve, à corsage blousant, garniture en guipure de Luxeuil. Chapeau drapé de tulle, en paille couleur maïs, bordé d'une dentelle en paille de même couleur, la calotte entourée d'un ruban de velours noir et de choux de mousseline de soie. Mme L. A. LeSage, costume en drap aubergine orné de broderie même ton. Corsage ouvert sur plastron de panne bleu-pastel, boa en mousseline de soie blanche mêlée de pétales nuancés. Chapeau de paille blanche ourlé de velours noir, orné de roses de velours noir retenues par des épingles de fantaisie. Mme Robert Archer, robe en voile noir, jaquette en soie moirée noire ouvrant sur des cascades de dentelle blanche pointillée de noir. Chapeau en paille chrysanthème-bleuet drapé de velours de même couleur. Etc., etc.

### Le partage du travail

**M**ONSIEUR et madame X... sont des gens de condition enviable et à la tête d'une belle et nombreuse famille. J'entraï les voir il y a quelques jours au moment où M. X... s'élevait de toute la force de sa voix contre le travail des femmes dans les bureaux publics. "C'est une iniquité ! s'écriait-il, cela jette dans la misère beaucoup d'honnêtes pères de familles." Sa femme admirait et approuvait du regard. J'essayai de leur expliquer que leur raisonnement ne me semblait pas juste, mais ils ne voulurent rien entendre. Et voilà encore une famille où les jeunes filles resteront oisives jusqu'au jour de leur mariage.

N'est-il pas surprenant qu'une chose qui fut de tout temps, puisse nous paraître nouvelle si elle se présente sous une forme inattendue.

C'est ce qui est arrivé pour le travail industriel des femmes. Longtemps ce travail s'est accompli dans le cercle de la famille. L'industrie domestique produisait chaque année des millions d'aunes d'étoffe et de toile, d'énormes quantités de beurre et de fromage et bien d'autres choses encore. On songeait peu à cela. Une moitié du genre humain oubliait ce que faisait l'autre.

Mais voici que les machines perfectionnées sont venues enlever aux femmes leur labeur domestique. Il leur faudra dorénavant travailler au dehors ou rester inoccupées. Que vont-elles faire ?

"Restez plutôt oisives," se sont aussitôt écriés un certain nombre d'hom-

mes. La femme est une plante délicate qui se fane hors du cercle de la famille, où l'on doit la renfermer... à la façon des femmes turques, sans doute.

"Tyrans ! ont riposté sur le même ton un certain nombre de femmes. Nous avons trop longtemps subi le joug honteux de la servitude. Reprenons nos droits et vengeons-nous." Et la caricature nous met en présence de cette vengeance foudroyante. Voyez madame, plantureuse, en costume masculin, partant pour son club, tandis que monsieur reste pour soigner la marmaille. Pauvre homme ! On serait tenté de lui dire comme les brigands grecs au Roi des montagnes : il ne te manque que du lait !

N'intervenons pas dans cette nouvelle guerre des Amazones, dont le but semble être de refaire la nature par la désunion de ceux que Dieu a créés pour être unis. Mais essayons, si cela est possible, de jeter un peu de lumière sur cette question si importante du partage du travail entre les sexes.

Comme pour presque toutes les autres questions sociales, la solution de celle-ci est entre les mains des mères. La femme doit travailler. Son oisiveté, au point de vue moral, aurait de bien tristes résultats ; l'appauvrissement de toute la race en serait la conséquence économique. Celles qui voudraient faire de leurs filles des poupées feraient bien de ne pas oublier cela.

De nos jours, les femmes n'ont vraiment pas à souffrir du travail dans les fabriques, dans les magasins et dans les bureaux. Dans les fabriques, l'effort physique n'est plus nécessaire, l'ouvrier est devenu le conducteur intelligent des forces domptées de la nature. Dans les magasins, les femmes savent tout aussi bien vendre que les hommes ; dans les bureaux, surtout depuis l'introduction du clavigraph, elles se rendent plus utiles. C'est qu'elles sont plus douces et plus patientes ; souvent aussi elles possèdent un tact supérieur. Le salaire qu'elles reçoivent est généralement moins élevé que celui des hommes. C'est un avantage pour le patron, sans être un désavantage pour la jeune fille. C'est du moins ma manière de voir, et je m'expliquerai dans un instant.

Il incombe donc aux mères de famille d'élever leurs jeunes filles de

telle sorte qu'elles puissent gagner leur pain. Que toutes les jeunes filles riches ou pauvres travaillent. Qu'elles acquièrent de bonne heure l'indépendance de caractère, l'habitude de penser et d'agir seules. Ce sera là pendant toute leur vie leur plus sûre protection, la meilleure garantie de leur bonheur. Ne pas faire cela, dans les conditions de la vie moderne, c'est vouer non seulement les femmes, mais toute la race à l'infériorité.

Cela dit, une autre et une grave question se pose : Que faire de nos jeunes gens ?

Si les petits emplois sont occupés par les jeunes filles, il ne peut être question d'y mettre les jeunes gens pour faire concurrence à leurs sœurs. L'idée de les voir travailler aux côtés les uns des autres est agréable, mais des raisons d'un ordre élevé s'y opposent absolument.

Ces jeunes filles qui gagnent ainsi leur pain, quelle sera leur destinée ? Doivent elles rester toujours servantes d'une maître quelconque ? Non. Cet état cessera pour elles le jour où elles deviendront épouses. Il importe donc peu, en général, que le salaire de la jeune fille soit élevé, pourvu qu'il suffise à ses besoins.

Donnez à un jeune homme le même emploi avec le même traitement, et l'on peut dire que c'est un homme perdu. L'avenir se ferme devant lui, il est en face d'un mur inexorable. Car ce n'est pas un emploi temporaire qu'il accepte, c'est une carrière qu'il embrasse, et c'est pour toute la vie ; toute une vie de pauvreté, ce qui est pénible ; toute une vie de dépendance, ce qui est dégradant.

Une mère qui ne cherche pas à inspirer à son fils des résolutions énergiques, est coupable ; celle qui cherche à le retenir auprès d'elle au moyen de quelque petit emploi, dégrade son enfant. Elle aura plus tard à subir ses reproches, même ceux que, par piété filiale, il n'osera pas exprimer en paroles. Ce sera sa punition pour avoir mal compris son devoir.

C'est bien lorsqu'il s'agit de son fils que le devoir d'une mère devient sublime. Son amour lui fera dompter la faiblesse maternelle. Elle étudiera avec soin les goûts et les aptitudes de son enfant. Elle lui choisira, ou plutôt

elle lui aidera dans le choix d'une carrière virile et indépendante, où, le temps de l'apprentissage et de la préparation terminée, le jeune homme ne sera aux gages de personne, mais le maître absolu de sa destinée. Carrière où par son intelligence, son caractère et sa conduite, il pourra s'enrichir et enrichir son pays. Et cette excellente mère ne manquera jamais de stimuler son fils, de le pousser plus avant dans la voie qu'il s'est choisie ; elle lui apprendra ainsi dès ses premières années à ne pas craindre les séparations, les distances, les hardiesses, pour devenir une force militante, un conquérant industriel.

S'il était possible d'inspirer ces idées à toutes les mères canadiennes, que nous changerions vite la face de notre pays ! Nos ressources augmenteraient bientôt au centuple, car la seule plaie qui nous affaiblit sérieusement, le défaut de production industrielle, serait alors fermée.

Avoir une mission, c'est beau. Tenir un flambeau, c'est superbe. Mais comment pourrions-nous jamais le tenir haut et ferme ce flambeau, si nous ne savons pas acquérir la force et l'autorité que donne l'indépendance, c'est-à-dire la prospérité matérielle, la richesse ! Croître par l'industrie ! Tel doit être notre but, telle notre œuvre à tous, ouvrières et ouvriers.

ERROL BOUCHETTE.

Bravo, l'Université Laval ! L'accueil qu'elle vient de faire à M. Croiset, professeur à la Sorbonne, a été tout ce que nous avons toujours eu le droit d'attendre d'elle envers des Français et des conférenciers distingués. La salle des promotions, richement décorée de palmes et de feuillages verts, présentait un imposant coup-d'œil. Et la foule intelligente et sérieuse, qui remplissait ses murs, a doublement joui de la parole savante de M. Croiset et de sa présence dans un édifice dont la destination est de jouer un rôle parmi nos gloires nationales. L'Université Laval est le décors qui convient aux dissertations littéraires et scientifiques ; nous sommes heureux de constater qu'elle l'a enfin compris.

## Le Ping-Pong

SAVEZ-VOUS ce que c'est que ce jeu nouveau qui s'appelle Le Ping-Pong, et qui fait fureur en ce moment comme toutes les nouveautés ?

C'est le lawn-tennis dans un salon, tout simplement.

Le "Ping-Pong" est un mot bizarre qui ne vient ni du cafre, ni du chinois : il imite simplement le bruit que font les raquettes en frappant sur les balles en celluloid. Car, on n'use plus, dans ce jeu en raccourci, des lourdes balles rembourrées des jardins. Tout est réduit, menu, menu, aux proportions d'une table de salle à manger. Un étroit filet au milieu de la table sépare les deux camps, tracés à la craie ou à l'aide de fils tendus ; et, hormis cette réduction générale, les règles du jeu sont exactement les mêmes que celles du lawn-tennis : jeter la balle par delà le filet, dans le camp de l'adversaire qui, à son tour, essaye de la renvoyer dans le vôtre. Le joueur idéal est celui qui, jamais, ne fait tomber la balle hors de la table. Mais comme il est rare ! Il paraît que dans les salons anglais surtout où le "ping-pong" est en vogue, la grande joie de ce jeu nouveau consiste dans le tumulte que provoque, à travers l'assistance, la fuite bondissante et rebondissante du léger projectile. Ce sont des cris, des recherches rapides, des dames qui se lèvent brusquement, des gentlemen qui fouillent sous les meubles, et on court à quatre pattes, on déchire les genoux de son pantalon, on se redresse les cheveux en désordre, mais c'est la mode, et comme on s'amuse ! Quelquefois deux jeunes gens empressés courent ensemble après la balle, se querellent sous une table ; d'autres fois, on fait tomber un objet fragile qui se brise avec fracas. Peu importe ! Le sport est chose sacrée, et il est de bon ton, pour toute femme qui reçoit, de sacrifier, à chaque partie, quelque potiche de valeur !

C'est ça le "ping-pong", si vous ne le trouvez pas amusant, c'est que vous n'avez vraiment pas de goût.

HENRIETTE.

Qu'est-ce que le souvenir des hommes ? Une heure de travail pour un marbrier.

ALPHONSE KARR.

## Le mariage d'une petite princesse

*Étude historique*

(SUITE)

ON lui fit un costume pareil à celui des rouges et elle fut admise sous le nom de Mlle de Lastic afin qu'elle put suivre les études en toute liberté, et que l'on ne manquât pas au respect dû à son rang.

La nouvelle élève n'était pas très studieuse et bien que fort ignorante, elle préférait de beaucoup une leçon de danse ou une promenade avec le roi, à une leçon de grammaire ou même d'histoire, et c'est ce qui mettait M. de Dangeau, son professeur, au désespoir. Au moment de prendre la leçon, il y avait toujours une excuse, le roi l'avait fait demander pour l'accompagner à la chasse, ou pour aller à Meudon, ou à Marly, etc., et le bon professeur se répandait en protestations de respect, de fidélité pour les ordres du Roi.

En revanche, elle aimait jouer la comédie et dans Esther, elle choisit elle-même le rôle d'Elise, confidente d'Esther.

Monsieur de Racine, tout en s'efforçant de n'en rien laisser paraître, fut très satisfait qu'elle n'eût pas choisi un personnage plus important, car elle avait un accent italien prononcé, dont l'effet eût pu être déplorable au cours des pompeuses strophes du royal poète. Ainsi le succès de la représentation ne fut pas compromis et son dévouement enfantin était satisfait : elle avait joué un rôle dans Esther.

Mlle d'Aubigné était très orgueilleuse, très vaniteuse, et n'était pas toujours en accord parfait avec notre petite princesse. Un jour que celle-ci lui vantait la beauté et la belle voix d'une rouge, Mlle d'Osmond, Mlle d'Aubigné entra dans une grande fureur.

— D'Osmond est belle comme un ange ! d'Osmond chante à miracle ! Eh bien ! voulez-vous le savoir, je la déteste, moi, votre soi-disant perfection de d'Osmond.

La petite princesse fort piquée lui répondit :

— Répétez un peu pour voir ce que vous avez osé dire que d'Osmond n'est qu'une soi-disant perfection ?

— Certainement, je le répèterai, j'ajouterai même qu'elle n'est qu'une pimbèche votre "soi-disant perfection."

— Une pimbèche ! d'Osmond ! Et voilà qu'elle allonge un soufflet à sa compagne en l'appelant : méchante d'Aubigné !

L'autre, sans s'émouvoir, la prit aux cheveux et lui donna aussi de bonnes tapes. Juste à ce moment arrive la sœur Potrin-court qui se mit à pousser de grands hélas ! Voir la Princesse de Savoie aux prises avec d'Aubigné qui rendait deux tapes pour une ! Elle les sépara et voulut les apaiser disant qu'il était indigne d'une personne, d'un rang si élevé de s'abaisser à se battre ; mais la petite Savoyarde encore tout indignée répétait :

"A-t-on jamais vu une d'Aubigné traiter une d'Osmond de pimbèche !"

Madame de Maintenon ignora cette querelle, la sœur Potrin-court promit de n'en pas souffler mot pour éviter une réprimande sévère. Mais il existait toujours entre les deux jeunes filles une rancune que le temps ne dissipa jamais entièrement. Avec ses autres compagnes, il était impossible à Marie-Adélaïde, d'oublier un instant qu'elle était la future reine de France, tant elles mettaient d'empressement à lui rappeler par leurs paroles et leur manière d'être, mais quant à Mlle d'Aubigné, c'était bien différent, elle la traitait en simple rouge, non par indépendance d'esprit, mais par mauvais caractère. La jeune princesse supportait tout de sa part sans jamais en rien dire de peur de la faire gronder. De quoi l'autre n'avait aucune reconnaissance.

Les élèves de St-Cyr étaient employées à différents offices, tantôt à la lingerie, ou à la sacristie ou à la dépense, enfin partout, et la princesse de Savoie n'était pas exempte de ces corvées qui n'en n'étaient pas pour elle, puisque au contraire, cela l'amusa beaucoup et la reposait un peu des cérémonies de Versailles, mais cela déplaisait prodigieusement à Mlle d'Aubigné et la mettait de fort méchante humeur. Aussi, un matin qu'elles avaient à ranger des chemises dans la lingerie, d'Aubigné impatientée, plaçait-elle ses piles tout de

travers. Madame de la Rouzière qui les surveillait lui dit de faire ses piles droites et Mlle d'Aubigné d'un ton très insolent lui répondit : "Je n'ai pas d'ordres à recevoir de vous."

Au moment où elle prononçait ces paroles, madame de Maintenon entra dans la lingerie, elle avait entendu le joli ton et les paroles aimables de sa nièce. Sur le champ, d'Aubigné dut faire des excuses à madame de Rouzières et pour punition, il ne lui fut pas permis d'aller à Versailles pendant un certain temps. Le lendemain, elle reçut de sa tante cette fameuse lettre de réprimandes qui est restée classique et qui donne une idée parfaite de la raideur avec laquelle madame de Maintenon savait traiter son monde.

Il serait trop long de donner ici cette lettre en entier, mais je vais en citer un passage qui dut profondément humilier la jeune orgueilleuse :

"Vous savez l'Évangile par cœur ; eh ! qu'importe si vous ne vous conduisez point par ses maximes ! Songez que c'est uniquement la fortune de votre tante qui a fait celle de votre père, et qui fera la vôtre. Vous voudriez même vous élever au-dessus de moi : Ne vous flattez pas ; je suis très peu de chose et vous n'êtes rien." L'histoire ne dit pas si mademoiselle d'Aubigné conçut quelque dépit de cette remontrance, toujours est-il qu'elle montra la lettre à la princesse et la supplia d'intercéder auprès de sa tante afin d'obtenir son pardon et de rentrer dans ses bonnes grâces. Ce qu'elle fit de grand cœur et pour un certain temps, Mlle d'Aubigné ne se montra plus si grognon et fut même aimable. Marie-Adélaïde de Savoie put alors espérer qu'elle renoncerait peut-être à lui faire tenir au sérieux son rôle de rouge.

La jeune princesse voyait son fiancé tous les quinze jours et la rencontre avait lieu en grande cérémonie. Ces visites se résumaient à des entretiens qui n'étaient pas particulièrement réjouissants. Alors il fut décidé que l'on égaierait les visites, et l'on fit danser le menuet aux jeunes fiancés, ce qui les amusa un peu. Enfin la date du mariage fut fixée au 7 décembre 1697.

MADAME SAUVAILLE.

(A suivre)

## Le Roman d'une Princesse

PAR CARMEN SYLVA

(Suite)

**M**AIS, Altesse, n'avez-vous donc pas observé que je vous écrivais ces déclamations vulgaires le lendemain du Commerce ? Avez-vous vu réellement dans mes phrases autre chose que "les inspirations du vin ?" Je me sens flatté de vous avoir jouée, je suis fier de mon talent à me déguiser. Malgré cela, je n'ai pu rester aujourd'hui à ma table de travail et je m'en suis allé, dans un épais brouillard, tout le long de la route, jusqu'à Eldena. A l'auberge qui se trouve à l'entrée du village, avaient précisément lieu quelques duels d'étudiants. J'avais envie d'entrer pour voir couler un peu de sang bleu, car l'Institut d'agriculture recrute principalement ses élèves dans votre grand monde. Mais le brouillard ne voulait pas me quitter ; il s'attachait à moi. On dirait que la sympathie entre nous est réciproque. Il est si parfaitement incolore, impassible, vous pénétrant d'une légère sensation de froid, tout à fait l'esprit moderne !

A travers le jardin des ruines, on gagne la cour du domaine, et enfin le rivage de la mer. La mer et la brume ne font qu'un, à cette époque de l'année ; impossible de les séparer ; je n'avais donc pas besoin d'aller chercher la première si loin ; je la voyais tout autour de moi, sans qu'elle y fût. Je restai dans les ruines du couvent, un lieu bien fait pour un savant sentimental. Des amants malheureux s'y sont tués, — jusque dans notre Nord nébuleux, on retrouve l'amour et le malheur ; — de jeunes fiancés s'y donnent rendez-vous ; des jaloux se battent en duel pour une beauté qui se moque de tous deux ; bref, le jardin des ruines, d'après la loi des contraires, est absolument fait pour moi. En été seulement, on y met des bancs attachés avec des chaînes, sage précaution contre les écoliers. Mais je reste volontiers debout, comme tous ceux de mon métier.

Ciel ! qu'on devait être heureux avant que ce brave Luther ne vint au monde, pour introduire dans les cloîtres les doutes. Si l'on sentait en soi le goût de la contemplation, on n'avait qu'à se faire moine ; et nul devoir ne venait alors vous pourchasser hors de vous-même.

Il n'y avait pas alors de fille de prince qui engageât des querelles avec les gens d'humble naissance, afin de les conduire en laisse. Qui sait, pourtant ? L'espèce est peut-être des plus anciennes, et c'est en vertu d'un droit héréditaire qu'elle étend avec cette assurance son empire, par dessus les plaintes souriantes de l'Allemagne, jusque dans notre Nord brumeux, à moitié slave.

Poussé par mes pensées, je sortis bientôt des ruines ; en m'en allant, je passai devant le pâtissier. Nulle part, on ne trouve de petits craquelins aussi bien faits ; mais à quoi cela me sert-il ? Je ne mange pas de sucreries, et je n'ai pas de petite fille, avec de bonnes dents, à qui je puisse en apporter pour lui faire plaisir.

Cependant, je ne suis pas revenu à ma chère et fidèle table de travail, seulement pour vous dire cela et pour

vous recommander le pâtissier d'Eldena, comme fournisseur de la cour. (Vous croyiez, je parie, que c'était là où j'allais en venir ?) Non, ma gracieuse souveraine, je voulais vous dire simplement que je crains de ne pouvoir continuer à vous écrire. Le cloître m'a enseigné une leçon, — supposons-le, si vous le voulez bien ; — oui, le païen, a entendu cette parole dans le cloître : — "Tu dois renoncer ; il faut renoncer !"

Songez donc ; je ne pourrai plus me nourrir des miettes qui tombent de votre table ! On n'ose vraiment y penser ! Quel bonheur que cette image s'évanouisse dans le brouillard !

Je suis de votre Altesse, le très humble serviteur,

BR. HALLMUTH.

Rauchenstein, 4 avril 18...

Monsieur l'oracle,

Alors vous êtes "l'homme du brouillard," que j'avais tant envie de voir quand j'étais enfant. Lorsqu'on croit qu'il est grand, il paraît tout petit, et lorsqu'on le cherche par terre, il devint brusquement un géant. Cela dépend de ce qu'il semblait la dernière fois qu'on l'a vu. C'est peut-être un barbare furieux, prêt à partir en guerre contre l'ordre établi, qu'il trouve abominablement dégénéré et corrompu ; peut-être un Don Quichotte, se battant contre des moulins à vent, et enthousiaste d'une vachère borgne.

Possédé de la crainte que je ne vous offense par hasard, vous ne vous préoccupez pas un instant de savoir si vous n'offensez pas les autres. D'ailleurs, si cela arrivait, la chose vous serait assez indifférente. L'offensée est de sang bleu, empâtée de flatteries et de sucreries. Vous cherchez seulement où peut bien se trouver chez elle certain muscle atrophié, desséché, qu'on appelle *cœur*, pour y lancer sûrement votre flèche, afin qu'elle s'y enfonce au plus profond, en sifflant. Mais hélas ! il y avait là encore moins de cœur que vous ne le croyiez, et la pointe de la flèche est restée accrochée à une côte, ne produisant qu'un chatouillement à donner le fou rire. On a ri aux larmes, puis on a retiré la flèche, et il y avait au bout une seule petite goutte de sang, bleu, en effet, mais d'asphyxie, parce qu'on n'avait pu encore reprendre sa respiration. Alors on a fait une balle de la flèche, c'est-à-dire de la lettre, et on l'a jetée à son chien.

"Ici, ramasse !" Et la bête l'a déchirée en mille morceaux et elle a voulu ensuite avoir toutes les autres lettres.

Naturellement j'adore le brouillard, surtout quand "l'homme" est grand, énorme ! Mais quand il se rapetisse, notre illusion, se tordant aussi à terre, nous fait une affreuse grimace, avec des yeux rouges, et l'on découvre que tout, jusqu'au brouillard lui-même, n'était rien.

ULRIQUE DE HORST-RAUCHENSTEIN.

XIV

Griefswald, 4 avril 1862.

Ma chère et fougueuse petite amie,

La seule pensée du festival vous a causé une telle joie ! Enfant ! à cette endroit de votre lettre, une vraie terreur m'a saisi. Nous autres hommes, nous ne connaissons

pas ces sommeils pleins de rêves, et Ulric ne doit plus y retomber. Qu'est-ce que cela signifie ! Il faut vraiment que je gronde un peu. Laissez ces choses-là aux femmes. Mon Dieu ! et si je ne me trompe, je vous ai précisément écrit une épître si plébéienne ! Espérons que la poste a fait son devoir ordinaire en l'égarant. Le lendemain du jour où je vous l'ai adressée, est arrivée votre première lettre, car je n'appelle — "lettre" que ce qui a plus de deux feuilles. Jusqu'ici je n'avais reçu que des — "billets" — mot inusité dans notre langue sans l'inséparable adjectif. Puis-je donc, en vrai Teuton, vous prier à l'avenir de ne m'envoyer que des lettres ?

Malgré tout, je veux profiter du sursis qui m'est accordé. Je m'y prosterne souvent, et désormais, quand même vous ne me feriez plus la grâce d'un seul mot, je vous y retrouverai ; lorsque, dans mes nuits de tempête, se réveillera en moi ce besoin violent de tendresse maternelle, quand malgré moi, je pousserai des gémissements d'angoisse, je ne serai plus seul, car vous serez près de moi. C'est la tâche d'un ange de lumière comme vous, de venir en aide à un prochain aussi noir.

Vous demandez si je puis me représenter que vous êtes le soleil du vieux château ? J'ai su de tout temps, — même avant de recevoir la violette, — que vous étiez le printemps personnifié, mais, je ne soupçonnais pas que vous aviez tant d'arbres vieillis à rajeunir de votre verdure. Je croyais que vous viviez seule avec votre père. Pourquoi est-ce aujourd'hui seulement que j'entends parler de tantes, de grand'tante, de femme de chambre aveugle, petits chiens et pendules ? Est-ce qu'Ulric me nomme toujours son ami ? Comment l'ami n'a-t-il aucune idée du château ? Je ne sais ni où est la grande entrée, ni par où l'on monte à la chambre de la tourelle ; j'ignorais même le nom de la ville la plus proche, si le Guide Bædeker n'existait pas ! J'ignore quand mon camarade se lève, quand il monte à cheval, se promène, dîne, rit, pleure, console, taquine, gouverne ses sujets ; bref, je ne sais rien. Est-ce juste ? Si je pouvais l'apprendre dans l'almanach de Gotha, à la bonne heure, car il est devenu ma lecture favorite. Mon éditeur n'a pas lieu de se réjouir de cette nouvelle fantaisie. En attendant, il me faut demain partir pour Berlin, sur un ordre ministériel, qui malheureusement n'émane pas de Votre Excellence, Monsieur l'ex-Ministre.

Il s'agit du Musée ; toutes les soi-disantes autorités en la matière doivent être consultées. Cela va peut-être m'obliger à renoncer au voyage de Rome. Votre réponse, aussi vivement désirée que redoutée, viendra donc me rejoindre au milieu des bruits du monde ; pour la première fois, je recommande qu'on fasse suivre mes lettres.

Berlin, hôtel du Parc, 11 avril 1863.

Votre lettre ! Avez-vous livré toutes les miennes au chien ? Vous êtes — pardon ! — bien enfant encore, Mademoiselle Ulric ! Savez-vous ce que ferai des écrits de certaine grande dame ? Je vais les vendre au journal *La Tribune*, et au premier jour, vous les verrez imprimés. Avec l'argent, je vous enverrai une meute complète ; je suis même en marché avec un dompteur ; un

jeune lion vous conviendrait encore mieux, car il faut vraiment de l'héroïsme pour déchirer une lettre, et décharger sa colère sur un pauvre morceau de papier. Je ne me représenterai plus Ulric de Rauchenstein qu'avec tous les attributs de la vaillance. Si je n'étais enchaîné ici, j'aurais tâché d'avoir l'honneur de contempler le héros face à face. Mais un de mes amis a le goût malencontreux des chevaux trop fringants ; ce qui lui vaut à l'heure actuelle un ébranlement du cerveau, et à moi une foulure de la cheville ; pourquoi aussi le vulgaire se mêle-t-il à tort et à travers d'imiter les plaisirs des grands ? Il y a quelque chose de si ridicule à s'être donné une entorse qu'hier j'ai voulu n'en pas tenir compte, mais l'entorse a protesté.

Jour et nuit, tourbillonne sur la place, devant mes fenêtres, une vie bruyante. Parfois cela m'opprime tellement, que je commence à concevoir le sommeil plein de rêves d'Ulric. Quant le bruit et la confusion sont à leur comble, à tel point que je n'entendrais plus ma propre voix, si j'essayais de parler à voix haute, — ce qui ne m'arrive pas, — soudain la porte s'ouvre. C'est Elle, tout en blanc ; une toque blanche, avec une longue plume retombant sur ses cheveux ; un manteau blanc en drap floconneux, comme les dames en portent ici. Je ne vois pas la jupe, le fauteuil placé devant elle m'en empêche, mais je remarque les longs gants d'amazone. Elle ne parle pas ; elle rit, elle rit toujours et finit par dire : " — C'est moi ! — " Puis elle se moque de ma chevelure crépue et prétend que j'ai dû scalper un nègre, pour me faire un bonnet. Alors je rouvre les yeux et j'entends de nouveau le tapage de la rue, le roulement des voitures, le flot des passants. Jolie existence, n'est-ce pas ? Avec cela, du travail par dessus les oreilles : la nuit dernière je n'ai pas éteint ma lampe ; elle s'est éteinte d'elle-même devant l'aurore grise. Il s'agit d'un rapport insipide, mais il faut pourtant tout motiver, et le plus ennuyeux, tout écrire ! Malgré cela, il fait plus beau que dans les ruines du cloître, par le brouillard. — " Elle " a chiffonné ma lettre et l'a jetée à son chien ; qui en aurait espéré autant !

L'ami et le serviteur le plus dévoué d'Ulric.

BR. H.

P. S. — Laissez donc une bonne fois ces plaisanteries de petite fille ; conduisons-nous comme deux hommes et ne nous querellons plus. J'ai presque dix ans de plus que vous, mais cela ne fait rien. Vous pouvez tranquillement me confier vos petits secrets : ne cachez-vous rien de féminin dans un coin de votre cervelle ? C'est toujours le cas à votre âge. Moi aussi, j'ai précisément une grande passion ! Ah ! les femmes ! les femmes !

XV

Rauchenstein, 12 avril.

Mon Dieu ! vous vous êtes foulé le pied ! C'est affreux ! Dès ce moment, vous appartenez à la catégorie de mes grands enfants, de ceux que je gâte, du moins jusqu'à ce qu'ils soient guéris.

(A suivre.)



## Pour le Journal de Françoise

Dans l'éblouissement de l'aube printanière,  
Va croître la moisson des feuilles et des fleurs ;  
Nous nous enivrerons des parfums, des couleurs  
Qui ramènent au cœur la jeunesse première.

Celui que votre accueil de grâce coutumière,  
Jadis, orienta vers des soleils meilleurs,  
Vous offre un bouquet fait de ces mille splendeurs  
Que chez nous la nature à prodiguer est fière.

Il y met les souhaits formulés un peu tard  
D'un triomphe constant dans la lutte pour l'Art.  
Et rêve aussi, malgré l'humble essor de ses ailes,

D'unir en ce bouquet si pauvre mais le sien,  
—Mêlant la fleur fanée aux floraisons nouvelles,—  
A ses vœux d'avenir le souvenir ancien !

ÉMILÉ VÉZINA.

Montréal, mai, 1902.

## La Femme dans la Famille

### Causerie familière

C'EST une bonne personne, mais... " Oh ! quand un jeune femme, en faisant cet éloge d'une autre le fait suivre d'un *mais*, — l'on peut être sûr que son discours aura quelque ressemblance avec une comète, — en ce que la queue sera plus longue que le commencement.

Comme beaucoup de femmes, en adoptant les formes extérieures d'une extrême prudence, veulent passer pour chastes et modestes, il y en a d'autres qui, se mettant en frais de sensiblerie, veulent faire croire qu'elles sont bonnes ; mais la sensiblerie n'est pas plus la bonté que la prudence n'est la modestie, et la sensibilité elle-même, si aimable qu'elle soit, ne constitue pas la véritable bonté, tant qu'elle n'est pas de nature à nous rendre empressés à soulager les souffrances d'autrui. L'on se trompe grandement en croyant être un modèle de sensibilité, parce que l'on verse des larmes en voyant jouer tel ou tel mélodrame. Ce sont souvent les plus grands égoïstes qui sont sujets à ces accès de sensibilité nerveuse, par lesquels, croyant payer un tribut suffisant aux maux de l'humanité, ils se dispensent ainsi de rien faire pour les soulager.

Bien des femmes sont bonnes avec les gens qui leur plaisent et à l'heure qui leur convient, mais ces deux conditions manquant, brr, l'on découvre sous la jolie patte de velours de bonnes petites griffes qui vous déchirent bel et bien.

Ainsi, par exemple, cette personne est d'une obligeance extrême, mais

n'ayant nulle indulgence, elle ne peut pardonner le plus petit manquement aux égards qu'elle se croit en droit d'exiger. Celle-ci est d'une humilité et d'une douceur vraiment touchante, mais lorsqu'il s'agit de faire un cadeau ou une aumône, la générosité, lui faisant défaut, elle fait preuve d'une mesquinerie dont on est honteux pour elle. Enfin, celle-là est bien la meilleure créature qui soit au monde, mais, faute d'esprit et de gaieté, la bonté produit l'effet d'un soporifique, et l'on dit d'elle en bâillant : " Elle est si bonne ! mais elle est si ennuyeuse ! "

Beaucoup de femmes lorsqu'on parle devant elles de sujets qu'elles ne trouvent pas convenables, témoignent qu'elles sont choquées, et si, elles ne prononcent pas le mot *shoking*, on le lit visiblement dans leurs regards effarouchés et sur leurs lèvres pincées. Qu'elles me permettent de répéter ce qu'un homme de beaucoup d'esprit me disait à propos du cigare :

—Je n'aime pas du tout à voir une jeune femme, fumer, et la plus jolie bouche avec un cigare entre les lèvres perd tout son charme à mes yeux ; mais je trouve très gracieux, chez une femme, lorsqu'elle sait supporter la fumée d'un cigare sans faire de mines, et sans faire ouvrir portes et fenêtres.

Il me semble qu'on peut appliquer cette observation à la conversation. Il y a des mots, des expressions, des récits, qui ne doivent pas se trouver sur les lèvres d'une femme, mais elle doit savoir les entendre sans prendre tout de suite un air scandalisé qui, en blessant les autres, fait plus de mal que les malencontreuses paroles.

Du reste, j'ai observé, et comme femme, j'en peux dire quelque chose, ce sont justement celles qui se scandalisent le plus facilement en société, qui ont moins de retenue dans les conversations plus intimes. Si vous êtes véritablement modeste, vous ne serez pas souvent dans le cas d'entendre des paroles déplaisantes, parce que le respect véritable que vous inspirez, fermera la bouche à ceux qui craindront de vous déplaire.

MIL A.

Les hommes ont fait une déesse toute-puissante de la Fortune, afin de pouvoir lui attribuer leurs sottises.

MME NECKER.

## L'Art de s'habiller soi-même

### Apprêt du Corsage tailleur.

SOUS le nom de corsage tailleur, on peut comprendre tous les corsages classiques, c'est-à-dire tous ceux dont l'étoffe et la doublure sont cousues ensemble.

On place le patron sur le fil droit du tissu exactement dans le même sens qu'il a été dessiné. Ainsi, au dos, les lignes de carrure, de poitrine et de taille seront placées sur le droit fil qui forme la trame de l'étoffe ; il se formera donc un léger biais à la couture du milieu du dos.

Le petit côté, la pièce de dessous de bras seront également placés sur l'étoffe absolument dans le même sens qu'ils ont été tracés, c'est-à-dire les lignes verticales (le bord du devant par exemple) sur le fil droit dans le sens de la longueur, suivant la chaîne du tissu et les lignes horizontales, celles de carrure de taille et de poitrine sur le droit fil en travers, suivant la trame du tissu.

La manière de disposer le patron pour couper économiquement sur l'étoffe varie selon la largeur de cette dernière ; dans tous les cas, il faut laisser assez de distance entre les différentes pièces du patron pour fournir les coutures et les rentrées. On taille l'étoffe double.

Ceci veut dire que lorsque le tissu est plié en deux dans sa largeur (les deux lisières l'une sur l'autre d'un seul côté), on le laisse plié et on taille les deux épaisseurs ensemble. Lorsque le tissu est en petite largeur, il n'est pas plié ; dans ce cas, s'il n'y a pas de sens montant, on peut épingler les deux extrémités de la coupe l'une sur l'autre, en joignant les deux lisières de chaque côté et on taille double.

Lorsque le tissu est une petite largeur, avec un sens marqué, il faut poser le patron d'abord sur l'étoffe simple, puis détacher le métrage déjà employé et le poser sur le reste de l'étoffe dans le même sens (sans tourner le bas en haut) et les deux endroits l'un sur l'autre. On peut alors couper double sans crainte d'avoir un côté à l'envers ou à contre-sens, ce qui pourrait arriver si l'on ne prenait pas cette précaution.

On tiendra les coutures plus ou

moins larges, selon que l'on travaillera du drap, de la soie ou des tissus qui s'effilent.

La largeur moyenne des coutures est de un centimètre et demi; cependant, au bord du devant, on laissera environ quatre centimètres; à la couture du dessous de bras, qui joint la pièce du dessous de bras au devant, on laissera trois centimètres, car c'est par cette couture que l'on corrige le plus souvent. De plus, on ménagera aux angles de l'emmanchure et de l'encolure ce que les tailleurs appellent des "réserves" ou "crochets," qui sont une ressource certaine en cas d'accidents provenant d'erreurs dans la prise des mesures ou dans le tracé.

MARIE BOUDET.

### Quelques manières délicieuses de préparer les fraises

**P**OUR faire le blanc-manger aux fraises, prenez une pinte de fraises bien mûres. Mettez dans un plat et écrasez avec une cuillère en bois, y ajoutant les trois quarts d'une tasse de sucre pulvérisé. Laissez reposer le tout pour quelques heures dans un endroit frais.

Faites chauffer une chopine de lait au bain-marie avec une demi tasse de sucre granulé. Quand le lait est chaud ajoutez deux onces de gélatine dissoute dans un peu d'eau. Brassez jusqu'à ce que la gélatine soit dissoute, alors mettez dans un bol, ajoutez une tasse de bonne crème remuant jusqu'à ce que le mélange soit refroidi. Répandez sur le tout les fraises écrasées les battant en même temps, puis ajoutez le jus d'un citron pressé graduellement afin d'empêcher la crème de cailler. Versez ensuite dans un moule de fantaisie et mettez sur la glace. Quand il est bien pris, retournez le moule et servez avec des fraises fraîches.

*Charlotte aux fraises.*—Faites tremper le quart d'un paquet de gélatine dans un quart de tasse d'eau froide et quand il est amolli jetez dans une tasse de lait puis mettez le tout au bain-marie avec deux cuillerées à table de sucre. Brassez jusqu'à ce que la gélatine soit dissoute; mettez alors dans un bol placé dans un autre

contenant de glace cassée. Remuez le mélange jusqu'à ce qu'il commence à épaissir. Ajoutez une chopine de crème fouettée avec un peu d'essence de vanille ou vin blanc au goût. Garnissez-le d'un moule de forme pyramidale d'une couche de fraises mûres qui auront été arrosées d'un peu de jus de citron. Jetez-y la charlotte et laissez pour qu'elle prenne bien.

*Les sandwiches au pain de gingembre et aux fraises sont un dessert nouveau.*

—Faites le pain de gingembre dans un moule rond si possible afin d'avoir les tranches rondes sans les tailler. Coupez le biscuit par tranches aussi minces que possible sans les briser. Couvrez de crème épaisse qui aura été bien battue, mettez un rang de fraises mûres coupées en deux, sucrées et humectées avec un peu de jus de citron ou de vin, le tout entre chaque sandwich.

*Crème fouettée aux fraises.*—Deux livres et demie de fraises passées au tamis, y ajoutant une demi livre de sucre pulvérisé et une pinte de crème fouettée. Mettre un rang de macarons ou autres petits biscuits sucrés dans un plat, ajouter un rang de fraises écrasées, puis un autre rang de biscuit et continuer ainsi jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de crème. Mettre dans une place très froide ou sur la glace et servir dans le même plat où le tout a été préparé.

Voici une autre nouvelle recette pour un dessert de fraises se composant de trois tranches minces d'un morceau de pain viennois.

Mettez ces tranches sur une assiette, humectez-les d'une 1/2 tasse de lait et laissez ainsi dix minutes. Battez ensuite un œuf dans une autre assiette et trempez chaque tranche séparément dans l'œuf battu. Faites frire dans un poëlon avec une cuillerée à table de beurre jusqu'à ce qu'il soit légèrement bruni sur chaque côté. Alors mettez dans une assiette. Écrasez une chopine de fraises bien lavées, mélangez avec deux cuillerées à table de sucre en poudre. Étendez les fraises sur les tranches de pain et saupoudrez avec du sucre pulvérisé.

Un dessert facile et bien acceptable fait de fraises, consiste en crêpes sur lesquelles on étend les fruits.

Faire une pâte avec le jaune de trois œufs, une tasse et un quart de farine, une cuillerée à thé de sel et deux tasses d'eau; ajoutant les blancs bien battus des œufs quand la pâte aura été remuée avec une cuillère pendant cinq minutes. Mettre une partie de cette pâte dans une poêle à frire bien chaude, avec beurre; faire cuire sur un côté, puis sur l'autre jusqu'à ce que la crêpe soit légèrement brune. Il y a assez de pâte pour trois crêpes. Mettez les crêpes les unes sur les autres après avoir couvert chacune de fraises sucrées à l'avance, puis saupoudrez le tout de sucre pulvérisé.

### EN GLANANT

#### Exposition de souris

Cette exposition se tient tous les ans à Londres. Elle est organisée par le "Mouse Fancier's Club."

A la dernière de ces expositions, quatre cent soixante-quinze variétés de souris et de rats étaient représentées. C'est une souris noire et rouge qui a remporté le grand prix d'honneur; elle a été payée six cents francs par un amateur de Manchester, M. Viteson.

Les prix les plus élevés ont été atteints ensuite par des souris hollandaises à longs poils qui furent payées couramment six à sept livres pièce, c'est-à-dire de cent cinquante à cent soixante-quinze francs.

Ne s'offre pas des souris qui veut!

#### L'origine du dé à coudre

Sait-on qu'une légende—qui ne paraît pas dépourvue d'authenticité—attribue justement la création moderne du dé à coudre au jeune Van Bershatine, natif d'Amsterdam, orfèvre et amoureux? En imaginant pour sa bien-aimée, une habile brodeuse, le petit outil propre à préserver son doigt où perlait à chaque instant la goutte de sang d'une légère blessure, il sut faire fortune et assurer l'heureux dénouement de son joli roman d'amour.

Dans un salon, on parle d'un peintre dont la paresse est proverbiale.

—Il est tellement flemmard, renchérit Calino, qu'il ne fait que des paysages d'hiver pour ne pas se donner la peine de mettre des feuilles aux arbres.

# ☀ PAGE DES ENFANTS ☀

## Causerie

**C**HERS petits enfants, voici venir l'heureux temps des vacances, époque si longuement souhaitée, si ardemment désirée de tous les écoliers et les écolières de l'univers entier.

Pour deux longs mois, vous allez enfouir au plus profond des armoires livres et cahiers, compagnons fidèles restés à vos côtés tout le temps qu'il vous a plu de les retenir.

Mais voici la vacance, vous allez vous amuser et de tout cœur, n'est-ce pas, petits amis ? Et certes, je ne suis pas la dernière à vous inviter à vous réjouir d'une liberté si laborieusement gagnée. Cependant, comme il arrive que même pendant la vacance on ne puisse toujours jouer, vous voudrez bien ne point oublier tout à fait Tante Ninette et ses jours de réception. Je désire encore que, en aussi grand nombre que possible, vous continuiez à répondre aux questions qui vous seront posées, à nos réunions de la quinzaine.

Il y a des enfants—je ne veux pas pas faire allusion ici à mes neveux et nièces—qui s'imaginent une fois hors les portes du collège ou du couvent, loin de l'œil surveillant du maître ou de la maîtresse, qu'il ne reste qu'à perdre son temps, le plus agréablement du monde si vous le voulez, mais enfin à perdre son temps.

En agir ainsi, serait profaner les jours de liberté qui vous sont accordés annuellement, non pour favoriser une tendance naturelle à la paresse, mais pour vous reposer du travail passé, et vous donner une nouvelle émulation pour continuer dans un avenir prochain.

La meilleure manière d'utiliser un jour de pluie serait d'étudier quelque art d'agrément pour lequel vous avez le plus de disposition, ou encore, de lire quelque ouvrage instructif en même temps qu'amusant, car il s'en trouve qui peuvent réunir ces deux attributs au même degré. Vous verrez que vous prendrez plus de plaisir à vos jeux après avoir goûté de cette gymnastique intellectuelle.

Inutile d'insister sur votre complaisance envers les petits frères et petites sœurs. J'ai trop foi en votre bon cœur pour croire à la nécessité d'appuyer sur ce point.

Qui de vous est disposé à suivre mes conseils ? Tous, j'en suis sûre, et je compte bien qu'après la vacance chacun s'empressera de m'en donner des nouvelles. Je serais si heureuse de constater que mes avis ont été suivis par chacun de mes petits amis de la page des enfants.

\*.\*

Je suis heureuse de vous présenter mademoiselle de Linden, qui de la brumeuse capitale de l'Angleterre, a bien voulu m'adresser à votre intention quelques récits de voyage que vous lirez avec plaisir, j'en suis sûre.

Mademoiselle de Linden a déjà collaboré à plusieurs revues enfantines, et s'intéresse tout particulièrement à mes petits neveux et nièces du Canada.

A la demande de quelques correspondants, j'attendrai jusqu'au prochain numéro du JOURNAL DE FRANÇOISE, pour donner les réponses aux questions posées dans le numéro précédent et les noms de ceux qui ont trouvé les solutions.

TANTE NINETTE.

## Voyages Personnels

(Ecrit spécialement pour les neveux et nièces de Tante Ninette)

WORCESTERSHIRE — LA CATHÉDRALE  
LE CHAMP DE BATAILLE

**L**ES voyages sont un charmant passe-temps n'est-ce pas, mes enfants, mais souvent hérissés d'obstacles !... C'est que, voyez-vous, avec des "si" on mettrait Paris dans une bouteille, car "rêver c'est le bonheur et attendre c'est la vie !" Ecoutez, cependant, voilà une amie d'outre-mer de Tante Ninette qui vient vous proposer quelques petites excursions dans la brumeuse Albion et cela sans fatigue ni difficulté aucune, il n'importe à vous qu'à ouvrir toutes grandes les portes de votre imagination et à me suivre de cette agréable façon, par monts et par vaux. Aujourd'hui nous allons

visiter ensemble l'historique comté de Worcestershire, sur la frontière du pays de Galles. La grande capitale manufacturière de Worcester attire d'abord notre attention ; sa fabrique de porcelaine est justement célèbre, et quels objets délicieux en sortent ! Voyez ces petits vases si fins, si délicatement colorés, ou encore ce dé mignon, qui semble fait pour un doigt de fée. Malheureusement nous ne pouvons trop nous attarder dans l'usine, car la superbe cathédrale gothique, reflétant ses dentelures ciselées dans la Severn appelle notre attention ; la beauté et la grandeur de ses dimensions intérieures vous accablent vraiment. Voici le tombeau de Jean sans Terre, qui, s'il erra sans gîte comme son nom l'indique, trouva du moins après sa mort une somptueuse demeure ! Traversons maintenant cette belle contrée bordée par les "montagnes noircies" et si riches en souvenirs historiques ; ici dans une vieille ferme entourée d'une haie, la fermière nous introduit avec orgueil dans une salle aux parois lambrissées, et nous montre la cheminée par où la reine Marguerite d'Anjou s'échappa le lendemain de la bataille d'Evesham ; plus loin dans un vieux manoir est suspendu un portrait authentique de la malheureuse reine Catherine d'Aragon et dans un coffret gardé religieusement par la famille se trouve des papillottes en pierre ayant servi à friser les cheveux de la Souveraine ! La dernière étape de notre excursion est le champ de bataille où Cromwell vainquit les armées royalistes ; voici la colline d'où le général dirigea le combat, et, nous arrêtant sur le sommet, le dernier dans la rangée des "Malvern hills," nous voyons se dérouler la plaine boisée de Worcestershire, arrosée par la Severn, ça et là les clochers de Hereford, Gloucester, Worcester, Tewkesbury perçant la brume, tandis qu'au loin l'horizon est fermé par les montagnes du pays de Galles.

Maintenant, chers petits lecteurs, que nous avons visité le tombeau de Jean sans Terre, nous allons diriger nos pas, (ou plutôt nos ailes !) vers

# ☀ PAGE DES ENFANTS ☀

POUR LES ENFANTS

Les deux œufs durs

(Suite)

L'endroit où ses nobles l'obligèrent à signer en 1215 la fameuse "Magna Charta" qui assurait leur liberté. Ce champ témoin de ce fait s'appelle Runnymen et se trouve à quelques lieux du Château de Windsor, le plus ancien et aussi le plus magnifique des demeures royales anglaises. Quel imposant édifice ! On dirait presque une ville bâtie en pierre grise, surmontée d'une tour colossale circulaire (The Round Tower), le tout dominant la Tamise roulant paisiblement ses flots bourbeux. Au loin s'étend l'immense parc de Windsor, rempli d'arbres centenaires et tapissé de sentiers mousseux... le parc ainsi que la forêt qui est tout aussi vaste, sont habités par des légions (troupeaux) de cerfs, de chevreuils, de buffles, de chèvres blanches, qui broutent paisiblement l'herbe toujours rendue fertile par les inondations annuelles.

Retournons maintenant au château : que de souvenirs ces sombres murs évoquent ! Cette terrasse célèbre, que de fois la reine Elisabeth l'a arpentée en proie à une de ses colères furibondes ! La nuit, dans ces sombres couloirs, erre le fantôme de Lady Jane Grey, cette reine de 10 jours, décapitée à 16 ans. Dans la chapelle St-Georges toute tendue de drapeaux, trophées de guerre et autres, nombre de rois et de reines reposent du dernier sommeil. Un groupe de marbre est surtout touchant : il représente une jeune femme étendue sur une couche, tandis que des anges s'envolent au ciel, emportant son enfant : c'est la princesse Charlotte, morte à 21 ans, qui, si elle eût vécu aurait été reine d'Angleterre, en lieu de la reine Victoria.

CHRISTINE DE LINDEN.

(à suivre.)

Après une partie de bluff, on cause dans le salon de Mme B..., et tout le monde est d'avis, que lorsqu'on joue, on s'expose à perdre son argent.

— Eh bien ! moi, dit Dugourdon, j'ai vu quatre individus qui ont joué ensemble toute une nuit et qui, à quatre heures du matin avaient gagné chacun vingt francs.

— ?...

— C'étaient quatre musiciens !

## La Jeune Archiduchesse Elisabeth

ON parle beaucoup cette année de la petite archiduchesse Elisabeth, âgée de 18 ans qui vient d'épouser l'homme de son choix. Elisabeth Marie, est l'enfant unique de l'archiduc Rodolphe, et on peut dire que les tragiques destinées de ceux qui étaient ses proches ont bien assombri son enfance. D'abord son père mourut de mort violente, puis sa grand-mère, la belle et bonne impératrice Elisabeth, fut assassinée, sa tante, la duchesse d'Alençon, fut brûlée vive, et son cousin, le roi de Bavière, se noya dans un accès de folie. Néanmoins la jeune princesse grandit gaie et charmante et fut comme un rayon de soleil à son grand-père l'empereur qui l'adore. Un détail qui intéresserait les petites lectrices de ce journal, est qu'elle possédait la plus merveilleuse collection de poupées qui existât jamais. Enfin son mariage est comme pris d'un conte de fée ; à un de ses premiers bals, elle aperçut un beau jeune officier, le prince Othon Windischgratz, et il lui plut tellement qu'elle dépêcha un aide de camp auprès de lui, pour l'intimer à venir danser avec elle... le complément de cet incident a eu lieu dans la chapelle impériale au mois de janvier, quand la jolie jeune princesse, si gracieuse sous son voile de mariée, ses grands yeux de gazelle brillants de joie, a donné sa main au héros de son premier bal. Puissent-ils comme dans les contes de fées vivre heureux à tout jamais !

## Correspondance

MA chère petite Tante a dû être bien étonnée de mon silence. Je suis partie de Montréal si précipitamment que je n'ai pu vous répondre, mon oncle (M. Dechêne) était mort, voici la raison pourquoi je n'ai pas répondu.

Voudrez-vous avoir la bonté de demander à vos petits abonnés, ou plutôt à mes cousins et cousines, de prier pour pour lui.

Il faut que j'aie taire un lange pour les petits enfants de la Miséricorde. Adieu.

Votre nièce,

ROSE DE MAI.

C'EST à lui qu'on doit malheureusement la persistance de l'anthropophagie dans l'Afrique Centrale. John Crabe, avec toutes sortes de bonnes intentions avait entrepris de supprimer cette habitude passablement repoussante, et il avait persuadé au grand roi nègre Karamako XVII de remplacer dans ses Etats la consommation de chair humaine par un délicieux *Corned Beef*, fabriqué avec la "culotte" des bœufs les plus succulents de la Grande Bretagne. C'était une affaire d'or, et John Crabe, comme on pense, y trouva son compte, mais la civilisation y perdit singulièrement de son prestige. A la première boîte de *Corned Beef*, que Karamako XVII fit ouvrir, il s'en dégagait une odeur si nauséabonde que l'odorat du grand roi en fut péniblement affecté. Mis en défiance, il se garda bien d'y toucher lui-même—les rois dans ce pays-là exploitent jusqu'au bout les avantages de leur situation — et il fit signe à ses ministres de tenter l'épreuve. Ce fut affreux : on parle encore là-bas de cette dégustation héroïque ; les ministres faisaient de vains efforts pour rester calmes : les grimaces de leurs visages trahissaient les agitations de leur estomac. L'un d'eux faillit s'étrangler avec un bouton en os, oublié par mégarde dans la boîte de conserves. Karamako XVII, qui avait de l'esprit, se contenta de dire.

— John Crabe, après tout, ne nous a pas trompés, c'est bien de la culotte qu'il nous a donnée, les boutons y sont encore.

A cette facétie royale tout le monde se tordit de rire. Karamako, heureux de son succès, ajouta négligemment :

— Que voulez-vous, mes amis ? Nous serons obligés de revenir à notre petit ordinaire d'autrefois. Qu'on me mette demain à la broche mon ministre des affaires étrangères.

On se tordit de nouveau, sauf le ministre, qui était moins gai. Après quoi Karamako XVII s'occupa de l'Etat.

(A suivre)

## Bloc-Notes

MADemoiselle Marier n'a pas eu à se plaindre de l'accueil que le public mont-réalais a fait à ses élèves, le 28 mai dernier, à la salle Karn. Cet accueil a été des plus aimables et des plus sympathiques. Toutefois, les applaudissements qui ont souligné chaque numéro du programme s'adressaient autant au talent du professeur qu'à la gentillesse des élèves. Ces demoiselles sont à une bonne école ; toutes ont une voix agréable, quelques-unes même, nous ont paru posséder un gosier d'artiste, et rien n'a été négligé par leur professeur, pour faire ressortir avec avantage les moyens de chacune. Parmi les meilleures chanteuses, mentionnons mesdemoiselles Ducharme, Payette et Bender.

Si nous osions, nous ajouterions, avant de terminer, que quelques morceaux du programme nous ont semblé d'exécution trop difficile pour l'âge des interprètes. C'est une ombre bien légère, posée discrètement sur un beau tableau d'ensemble.

\*.\*

Nous avons tant de congés — lisez fêtes civiques — que les ultra loyaux, eux-mêmes, commencent à en être tannés. Il y eut observance fidèle du Victoria Day, mais, à la célébration de la paix, — entre-nous, y croyez-vous, à cette paix ? — les magasins de la partie la plus impérialiste de la ville, sont restés ouverts. Nous ne sommes pourtant pas à bout d'ordonnance de chômage ; deux jours encore de "doux rien faire" au couronnement du roi, et, à son jour de naissance, un peu plus tard, nous en aurons la moitié autant. C'est ce qui nous a fourni l'occasion de l'intéressante statistique que voici : notre gouvernement a consacré jour de fête, le 24 mai, en souvenir de la reine Victoria. Le précédent établi, il en faudra faire de même quand Édouard VII nous quittera pour l'autre monde. A Dieu ne plaise que, pour nous servir d'une expression biblique, nous désirions la mort du pécheur, mais il est dans l'ordre des choses prochaines que notre souverain nous quitte, un de ces jours, pour un autre royaume. Alors, si nous

continuons à célébrer la mémoire des majestés défuntes et à garder l'anniversaire de naissance des majestés régnantes, il viendra un temps où nous passerons en congé les 365 jours qui composent l'année. Et les pauvres, qui ne pourront plus gagner leur pain quotidien, verront le moment où il leur faudra manger "de la brioche."

\*.\*

Par exemple, verrons-nous jamais le jour où un député, se levant dans l'enceinte parlementaire, réclamera bravement, en faveur des Canadiens-français que leur fête nationale soit déclarée fête civique ? Et, afin que Jean-Baptiste ne souffre pas trop du chômage, nous sacrifierons volontiers à notre loyauté les dragées des baptêmes royaux.

En attendant cette grâce, que nous souhaitons aux Canadiens, la société de la Saint Jean Baptiste, section des femmes s'il vous plait, célébra le 27 juin, au soir, la fête nationale par un grand concert-promenade à la salle d'exercice. L'entrée n'est que de dix sous. Il y aura des rafraîchissements.

\*.\*

Nous avons le plaisir d'annoncer que notre estimable et sympathique collègue, Madeleine, rédactrice à *La Patrie*, donnera, en lever de rideau, dans la semaine du 22 juin, au Théâtre National Français, la pièce qu'elle a composée et intitulée : *Crémazie*. C'est avec une véritable satisfaction que nous irons applaudir l'auteur, à ses débuts dans l'art scénique.

## Pensées

Pensées d'un philosophe :

Ainsi qu'il y a la maladresse des mains, fatalement incapables de toucher à nul objet sans le déranger ou le détruire, il existe au même degré — nous l'avons vu tous — une gaucherie intellectuelle qui fait tomber des injures dans tout entretien.

L'étourdi soutient une erreur avec l'assurance d'un homme qui ne se trompe jamais.

L'homme sensé soutient la vérité avec la circonspection d'une personne qui se trompe souvent.

DE BRUISE.

Vouloir se guérir d'une femme que l'on adore en la quittant, c'est vouloir se guérir de la faim, en ne mangeant pas.

## Cuisine Facile

POTAGE AU MACARONI

Jetez du macaroni dans du bouillon bouillant, faites-le cuire, et saupoudrez ce potage de fromage râpé, un peu avant de servir.

SOUPE DORÉE

Battez des œufs assaisonnés comme une omelette simple, jetez-y des tranches de pain ordinaire, avec la croûte, épaisses de la moitié du doigt ; laissez tremper un bon quart d'heure ; faites frire vos tranches comme des beignets dans une friture ; quand elles sont dorées, servez bien chaud et saupoudrez de sel.

ROGNONS AU VIN DE MADÈRE

Epluchez vos rognons, fendez-les en deux moitiés, faites sauter avec beurre, sel, poivre ; quand ils sont cuits d'un côté, retournez-les de l'autre côté ; préparez des tranches de pain frites dans du beurre que vous dressez sur un plat, placez-y vos tranches de rognons, versez dans le plat une sauce avec jus de viandes, du bouillon, persil et champignons hachés, du vin de Madère. On peut remplacer les tranches de pain par des champignons, coupés en deux moitiés et cuits séparément ; servir avec une garniture de champignons.

PETITE GALETTE AU GINGEMBRE

Une tasse de melasse, ½ tasse de beurre ou graisse, 3/4 tasses de farine, deux cuillerées à thé de poudre à pâte Rumford, deux cuillerées à thé de gingembre, 1/2 cuillerée à thé de sel. Faites bouillir la melasse pendant deux minutes et versez sur le beurre. Sassez bien ensemble la farine, la poudre, le gingembre et le sel, et ajoutez. Faites refroidir, roulez, sur une planche enduite de farine, aussi mince que possible, employant peu de pâte à la fois. Découpez de la forme voulue et faite cuire dans un four modéré.

On devrait servir ces galettes aux enfants à leur goûter et au repas du soir parce qu'elles sont hygiéniques et digestives, au lieu de gâteaux lourds et malsains.

## Conseil utile

Un moyen très pratique et tout à fait efficace de faire disparaître de la figure les traces causées par la fatigue et le surmenage consiste à se lotionner avec de l'eau très chaude, et à se faire projeter ensuite de l'eau froide, en pluie, sur la figure.

*L'insomnie.* — Lorsqu'elle provient de trop de nervosité, les bains d'eau chaude salée la combattent avec efficacité ; si elle est causée par de mauvaises digestions, une tasse d'eau chaude légèrement aromatisée, prise après le repas, en vient facilement à bout.

## AVIS

Les personnes qui partent en villégiature sont priées de nous envoyer leur adresse. LE JOURNAL DE FRANÇOISE sera expédié à toutes les stations balnéaires qu'on voudra bien nous indiquer.